

Matéi Visniec

**Personne n'a le droit de traîner
sans armes
sur
un champ de bataille**

pièce en cinq tableaux

Personnages :
FILLE 1 (Simone)
FILLE 2 (Catherine)
FILLE 3 (Jeanne)
FILLE 4 (Yvonne)
LA FEMME ENCEINTE (Nicole)
L'ALLEMANDE (Hilda)
LA FILLE FOLLE
LA PREMIÈRE VOLEUSE
LA DEUXIÈME VOLEUSE
LA TROISIÈME VOLEUSE
LE FACTEUR (soldat démobilisé)
LE SOLDAT AUX DENTS EN OR
PAUL

Nombre minimum de comédiens : 7 comédiennes et 1 comédien

La première absolue de la pièce a eu lieu le 2 juillet 1992 au Conservatoire National de Région de Lyon, Salle Paule Garcin, dans une mise en scène de Philippe Clément.

Cette pièce s'adresse surtout au jeune public et aux ateliers de théâtre scolaire.

© Matéi Visniec
E-mail : visniec@yahoo.fr
Tél : 0033-(0)6 19 66 05 98
Site : www.visniec.com

TABLEAU 1

Les quais d'une gare. Collée sur un mur - une affiche de la guerre 1914-1918. A côté de l'affiche - la fenêtre de la salle d'attente. Un réverbère allumé.

LA FILLE 1, LA FILLE 2, LA FILLE 3, LA FILLE 4, LA FEMME ENCEINTE et L'ALLEMANDE font leur apparition.

Attente. Echange de regards.

FILLE 1 (*doucement, à LA FEMME ENCEINTE*) - Ça va ?

LA FEMME ENCEINTE - Ça va.

FILLE 3 - C'est pour quand ?

LA FEMME ENCEINTE - Dans deux mois...

Pause. Attente.

FILLE 2 (*à LA FILLE 3*) - Quelqu'un m'a piétiné tout le persil que j'avais dans le jardin...

FILLE 3 - A moi aussi, on m'a volé les tomates.

Pause. Attente.

FILLE 4 - Il y a quelqu'un qui rôde autour du village.

L'ALLEMANDE - Moi, je l'ai vu.

TOUTES - C'est qui ? Qui ? Qui ? Qui ?

L'ALLEMANDE - Une voleuse...

Le sifflement du train qui s'approche. LES FILLES se précipitent vers la voie ferrée.

LE FACTEUR descend, le train s'éloigne. LES FILLES se précipitent vers LE FACTEUR.

LE FACTEUR (*qui se donne une certaine importance*) - Attendez ! Attendez !
Mais laissez-moi faire mon métier !

Les filles reculent, embarrassées mais toujours impatientes.

LE FACTEUR (*après avoir trié un peu ses lettres*) - Simone !

FILLE 1 - Oh, merci !

LE FACTEUR - Catherine...

FILLE 2 - Merci.

LE FACTEUR - Jeanne...

FILLE 3 - Merci, monsieur.

LE FACTEUR - Yvonne...

FILLE 4 - C'est moi...

LE FACTEUR - Nicole...

LA FEMME ENCEINTE - Ouf ! Enfin !

LE FACTEUR (*après avoir longuement cherché parmi les lettres*) - Et Hilda...

L'ALLEMANDE - Merci, monsieur...

LE FACTEUR - Allez, vous avez de la chance aujourd'hui ! (*Il se dirige vers la sortie. On voit qu'il boite d'un pied. Avant de sortir, à LA FEMME ENCEINTE.*) Ça va, le petit ?

LA FEMME ENCEINTE - Oui, il commence même à bouger...

LE FACTEUR - C'est vrai ?

LA FEMME ENCEINTE - Voulez-vous toucher ?

LE FACTEUR - Je ne sais pas...

LA FEMME ENCEINTE - Allez, touchez !

LE FACTEUR (*confus*) - Est-ce que j'ai le droit ?

TOUTES (*comme si elles voulaient le récompenser pour les lettres*) - Touchez, touchez...

LE FACTEUR dépose son sac à lettres par terre. Il agit d'une façon très maladroite, ému comme face à un fruit interdit.

LE FACTEUR (*après avoir touché, presque effrayé*) - Ha ! Il est vivant !

LES FILLES rient doucement.

LA FEMME ENCEINTE - Mais bien sûr qu'il est vivant !

LE FACTEUR sort. LES FILLES se regardent longuement, comme pour décider du regard qui va commencer à lire sa lettre.

FILLE 1 (*lisant sa lettre*) - Mon poussin,

Ici au front, on a très froid. Les corneilles et les corbeaux se sont multipliés affreusement. On se demande parfois d'où bon Dieu ils peuvent sortir, tous ces oiseaux de proie ! Le sergent dit que c'est peut-être l'ennemi qui les envoie sur nous, pour nous emmerder et nous

empêcher de dormir. Et c'est vrai qu'on n'arrive plus à dormir, tant le bruit nous raisonne dans la tête, c'est à devenir fou. Et parfois ce n'est pas tant l'artillerie qui nous tourmente que les cris et le croassement des oiseaux.

Je pense tout le temps à toi. Quand j'ai trop peur je ferme les yeux et je vois ton visage. Tu me souris et ça me fait chaud au coeur. Ecris-moi plus souvent.

Ici, on n'a plus rien que des fayots à manger. Ça fait péter mais c'est bon quand même. Hier, j'ai retrouvé Jules dans les tranchées. Tu sais, le gars qui t'a fait danser au bal de St. Mendier que tu avais perdu ta chaussure. Maintenant on ne se lâche plus tous les deux, on se planque autant qu'on peu, ce serait trop bête de mourir. Et quand je rentrerai je te mènerai à l'église, tu sais pourquoi. J'aurais dû le faire plutôt et je ne me pardonnerai jamais ça. Je pense parfois à cette robe de mariée que tu as tant admirée dans la vitrine, à Peyrepertuse. Vas voir si elle y est encore. Et si tu la trouves, achète-la vite, pour ne pas la louper.

Je t'embrasse très fort, Ton Antoine.

FILLE 2 - Ma chère Catherine,

J'aurais aimé passer les Pâques avec toi, mais hélas, toutes les permissions ont été supprimées à la suite d'une offensive. C'est la première fois que j'ai dû me battre à la baïonnette. Grâce à tes prières, j'en suis sorti sain et sauf. Je n'ai même pas une égratignure, sauf que je me suis mordu la langue pendant l'attaque en criant « Vive la France ! ».

Je ne peux pas te décrire l'odeur de pourriture qui nous entourait, les explosions et les hurlements. On a réussi à reprendre une forêt à l'ennemi. La forêt grouille d'écureuils, on dirait qu'on a versé tant de sang pour les libérer. Les infirmiers sont maintenant débordés de travail. Mon copain Alexandre, l'officier dont je t'ai parlé, a été sérieusement touché aux jambes par les éclats d'une grenade. On lui a donné une bonne rasade de cognac avant de l'évacuer vers l'arrière. Pour lui, la guerre est sûrement finie.

Notre secteur est devenu plus calme maintenant mais nous restons sans cesse aux aguets. Aujourd'hui nous avons eu double ration de haricots blancs, les fayots comme disent les copains. Pour une fois, il n'y avait pas trop de charançons. Ça ne nous était pas arrivé depuis longtemps. Imagine notre joie.

J'ai moins froid aux pieds depuis que je mets les bonnes chaussettes que tu m'as tricotées. Je rêve d'un lit bien chaud près de toi, ma tendre Catherine, où le chant des grillons remplacerait le bruit des obus. Je regarde ta photo mille fois par jour. Ça m'aide à tenir.

Ton Emile.

FILLE 3 - Ma chère fille,

Pardonne-moi de ne pas avoir répondu à tes dernières lettres. Je travaille jour et nuit et ma main ne sait plus manier que le scalpel. Ma seule joie c'est de te savoir loin et à l'abri de ce qui se passe ici. Tu veux toujours commencer tes études de médecine en automne? Moi, depuis que je suis obligé d'opérer sans anesthésie et de couper toutes ces jambes, je me sens plutôt un bûcheron. Alors, je ne sais pas quoi te dire. Tu fais comme tu veux. Mais, pour rien au monde, je ne voudrais que tu fasses ce que je suis forcé de faire. La guerre a tué toute la noblesse de ce métier.

Il y a quelques jours, un obus égaré est tombé sur notre hôpital de campagne. Cette guerre n'a plus de règles et le monde a perdu le sens de l'honneur. C'est bête que les gens n'arrivent à se rapprocher que dans la souffrance. Depuis quelques jours, on a dû faire place à une cinquantaine de prisonniers allemands blessés : les gars de mon salon ont fait tout de suite une quête pour leur envoyer des cigarettes. Je me demande si les Allemands ont accepté de les fumer.

Ma chère Jeanne, j'arrête ici cette lettre car les blessés appellent. Chaque mot que je t'écris est accompagné par leurs cris.

Je t'embrasse. Ton père.

FILLE 4 - Ma chère soeur, la plus belle du monde.

Sache d'abord que je vais bien et que ta dernière lettre m'est arrivée avec deux semaines de retard seulement. Ici, on est fatigué par l'attente et la chaleur devient presque insupportable. Je suppose que c'est pareil chez vous. J'espère que les cerisiers tiendront le coup. J'ai vu Paul, il y a quelques semaines, il se remet doucement de ses blessures, je pense qu'il pourra bientôt rentrer au pays et embrasser son petit garçon.

Ce matin, le commandant nous a annoncé qu'il fallait réduire la consommation d'eau. A cause de la guerre bien sur, mais aussi à cause

de cette foutue sécheresse. Finalement, ce qui fait tenir les gars, ce sont les lettres et l'heure de la remise du courrier reste la seule joie de la journée.

Est-ce que tu as vu Florence ces dernier temps? Ca fait deux mois qu'elle ne m'a pas écrit un mot. Je sais, le courrier n'arrive pas toujours mais les autres reçoivent plus de lettres que moi. Heureusement que j'ai un ami illettré, je lui déchiffre les lettres que sa femme lui envoie tous les jours.

Peux-tu, ma chère frangine, passer un de ces jours chez Florence pour voir ce qui se passe? Elle me doit une réponse, pourquoi pense-t-elle autant? Si la réponse est non, ça ne fait rien, c'est pas la fin du monde, mais je voudrais seulement savoir.

Il me semble, maintenant, que la grande bataille, celle qu'on a tant attendue, s'approche. C'est dans l'air et tous les gars disent qu'ils préfèrent crever que pourrir indéfiniment dans les tranchées. Mais sois tranquille, je n'ai pas envie de passer l'arme à gauche. Je tiendrai le coup, mais je ne voudrais quand même pas être pris pour un con. Donc va chez Florence et dis-moi la vérité.

Ton frère, Paul.

LA FEMME ENCEINTE - Je ne sais pas lire...

LA FILLE 3 (*lit pour LA FEMME ENCEINTE*) - Ma chère Nicole,

J'ai peur de ne pas être avec toi pour la naissance de notre enfant. La permission m'a été refusée aujourd'hui même. Le régiment va aller plus au Nord demain et ils ont besoin de tout le monde. Voilà, c'est tout, il n'y a rien à faire. Ils disent qu'il faut comprendre.

Je ne peux rien dire de plus. Mais tu sais combien je pense à toi et à l'enfant. Tu me dis de choisir le nom moi-même. Bon, tu sais que je pense à ça depuis huit mois maintenant et je me demande si je préfère Philippe à Julien ou Véronique à Marie. Mais peut-être que j'aimerais quand même qu'il s'appelle Philippe, si c'est un garçon, parce que Philippe était le nom de mon père. Et si on a une petite fille, j'aimerais qu'elle s'appelle Marie, comme ta mère.

Voilà. Porte-toi bien et prends soin de toi. Et n'aies pas peur de l'accouchement, je suis tellement avec vous que rien de mal ne peut vous arriver.

Ton mari qui vous aime, Ronan.

L'affiche se décolle brusquement et tombe par terre. Moment de silence. Toutes LES FILLES réagissent comme à un mauvais présage.

A la fenêtre de la salle d'attente apparaît furtivement un visage, on dirait une fille folle.

L'ALLEMANDE - Mon aimée,

Une fois encore, je reviens vers toi avec bonheur. J'ai eu ta lettre ce matin et je l'ai lue juste avant que le bateau ne quitte le port. Ta voix résonnait à mes oreilles comme portée par les vagues de la mer et toute la journée j'ai vu ta bouche dire et redire tes paroles.

Je crois que j'ai bien fait de demander mon transfert car les marins sont plus ouverts que les fantassins. Là, entre la mer et le ciel, personne ne me reproche d'avoir une femme allemande mais c'est vrai aussi que dans ces eaux-là on ne risque pas de tomber sur des Allemands.

Maintenant, je me sens vraiment soulagé et je n'ai plus l'impression de me battre contre toi ou de risquer de tuer un de tes frères.

La seule chose qui m'inquiète c'est que dorénavant nos lettres nous parviendront avec deux ou trois mois de retard. Mais je continuerai de t'écrire chaque jour et toi, tu feras pareil, ma colombe, n'est-ce pas?

Embrasse ma mère et dis-lui de ne pas se tourmenter pour moi. Je suis près de toi et je t'embrasse.

Une pierre fait éclater l'un des carreaux de la fenêtre. LES FILLES se replient comme pour défendre, de leur corps, LA FEMME ENCEINTE.

LA FILLE FOLLE (*entre en courant*) - Partez !

(*En criant.*)

Foutez le camp !

(*En rôdant autour des autres FILLES.*) Allez ! Allez ! Foutez le camp !

(*Elle s'assoit par terre.*)

Assez ! Assez ! Foutez le camp !

(*Elle sort, elle aussi, une lettre. Visage illuminé.*) Ma chère biche.

Notre ville a été envahie par des papillons. Ils sont grands, beaux, carnivores. On n'a jamais vu tant de papillons dans la ville. Ils ont tout couvert : les rues, les toits, les voitures, les arbres. Les gens qui se trouvaient dans la rue pendant l'invasion ont été mangés. De ma fenêtre, je vois trois squelettes d'hommes et un squelette de chien parfaitement nettoyés. Les papillons attaquent d'abord les cils, les sourcils, les paupières, les lèvres, les cordes vocales et les papilles gustatives. Ce sont ceux le plus violemment colorés qui se partagent tout ça. Les autres font le reste.

Pour l'instant, toute la ville est paralysée. Les gens se sont retranchés chez eux et regardent la rue couverte de papillons par leurs fenêtres couvertes de papillons. Les bestioles semblent s'installer définitivement chez nous. Ils continuent même d'y affluer. La couche de papillons est de plus en plus épaisse, on dirait de la neige colorée.

Notre armée n'a rien pu faire contre les papillons. On a du s'habituer à eux. On s'est rendu compte finalement que les papillons ne dévorent que les êtres vivants qui font des gestes brusques. Si on bouge très lentement, les papillons ne réagissent pas. On peut même les écraser sous les pieds, ils restent tranquilles et meurent en silence. D'ailleurs, on ne peut avancer dans la rue qu'en les écrasant. Comme ils sont extrêmement fins, presque transparents, les papillons écrasés se fondent doucement dans leur propre matière réduite en poudre.

La vie de la ville continue dans un ralenti total. Pour traverser la rue, monsieur le Général a besoin de presque une demi-heure. Pour arriver au premier bistro, qui se trouve au bout de la rue, monsieur le Colonel met presque deux heures.

A cause de tout ça et de notre pensée ralentie, je ne peut t'écrire qu'un mot par jour. Je t'embrasse tout aussi lentement...

Ton fiancé, Victor.

Le réverbère de la gare tombe par terre et explose en éclats. Noir.

TABLEAU 2

Un champ de bataille. Nuit noire. Un tas de corps, peut-être couvert par une toile. Il y a des jambes et des bras qui bougent encore. Des cris lointains.

Un fanal à la main, LA VOLEUSE 1 et LA VOLEUSE 3 entrent par la gauche. Elles tâtent les corps. LA VOLEUSE 2 entre par la droite. LES VOLEUSES donnent l'impression d'être les esprits mauvais de la guerre, mi-sorcières, mi-détrousseuses.

Elles se rencontrent au milieu de la scène. Un nouveau cri.

VOLEUSE 1 - C'est quoi ça ?

VOLEUSE 2 - Ça aboie.

VOLEUSE 3 - Ce n'est pas un cri ?

VOLEUSE 2 - Un cri ? Non, ça doit être un chien.

VOLEUSE 1 - Moi, je crois que c'est plutôt un homme.

VOLEUSE 2 - Impossible. C'est un chien.

VOLEUSE 3 - J'ai peur qu'ils recommencent.

VOLEUSE 2 - Pas question. Ils sont morts.

VOLEUSE 1 - Peut-être qu'il y en a qui sont encore vivants...

VOLEUSE 2 - Qui ?

VOLEUSE 3 - Des déserteurs... Peut-être que ce sont des déserteurs qui s'entre-tuent maintenant...

VOLEUSE 2 - Quel genre de déserteurs ?

VOLEUSE 1 - Les déserteurs d'un camp avec les déserteurs de l'autre camp...

VOLEUSE 2 - T'en fais pas. Les déserteurs ne s'entre-tuent jamais.

Pause. LES VOLEUSES déposent leur sac à dos par terre.

VOLEUSE 1 - Et toi ?

VOLEUSE 2 - Et moi quoi ?

VOLEUSE 1 - T'as trouvé ?

VOLEUSE 2 - Pas grand-chose.

VOLEUSE 3 - Menteuse !

VOLEUSE 2 - Je ne mens pas.

VOLEUSE 1 - Montre-moi ton sac.

VOLEUSE 3 - T'as sûrement un sac.

VOLEUSE 2 - J'en ai un. Mais il est presque vide.

LA VOLEUSE 3 - C'est vrai que ça ne rapporte plus comme autrefois.

VOLEUSE 1 - Compte-les ! T'en as ramassé combien ?

VOLEUSE 2 - Très peu. C'est de plus en plus difficile de leur ouvrir la bouche.

VOLEUSE 1 - Ils étaient gelés ?

VOLEUSE 2 - Complètement gelés, oui.

VOLEUSE 3 - Les miens aussi, ils avaient les mâchoires serrées.

VOLEUSE 2 - Moi, j'en ai assez. Et le mal que j'ai, entre les côtes... Quand je me penche, il me semble que mes côtes se brisent. Ça vous arrive, à vous ?

VOLEUSE 1 - C'est l'air qui te fait ça.

LA VOLEUSE 3 - L'air est de plus en plus froid. Quand tu te penches, l'air glacial te coupe en deux. Moi, j'ai mal sous les paupières. Surtout quand je pense.

VOLEUSE 2 - Je crois qu'on devrait se carapater.

VOLEUSE 1 - Chais pas.

VOLEUSE 3 - Mais si on faisait encore un tour ? Jetons encore un coup d'oeil. Ce serait dommage de partir sans avoir fait encore un dernier tour.

VOLEUSE 1 - Dans mon secteur il n'y plus rien à faire.

VOLEUSE 2 - T'as tout nettoyé ?

VOLEUSE 1 - Absolument. Tout est propre comme dans une assiette.

VOLEUSE 2 - C'est pas une vie, ça !

VOLEUSE 1 - La vérité c'est qu'ils sont trop nombreux. Autrefois ils n'étaient pas si nombreux. Des fois on s'égare.

VOLEUSE 3 - Moi, je marche depuis trois jours et ce champ me paraît sans limites.

VOLEUSE 2 - Moi aussi, je marche depuis trois jours. Si on traîne ici plus longtemps, on risque la peste.

VOLEUSE 1 - Ecoute, j'ai l'impression qu'on s'est déjà croisé quelque part.

VOLEUSE 2 - Chais pas.

VOLEUSE 3 - A Waterloo peut-être ?

VOLEUSE 2 - Je ne me souviens pas.

VOLEUSE 3 - Mais si on faisait un feu? Il fait de plus en plus froid.

VOLEUSE 1 - Oui, je t'ai déjà vue. Et à Verdun aussi. Mais nous étions plus nombreuses à l'époque.

VOLEUSE 3 - Il y en a qui s'arrêtent...

VOLEUSE 2 - Vous savez, j'y pense moi aussi. Ça c'est ma dernière sortie.

VOLEUSE 1 - Vraiment ?

VOLEUSE 2 - Je ne résiste plus... Et toute cette humidité... Ça me donne la nausée... Les morts d'aujourd'hui ne rassemblent plus aux morts d'antan... Rappelez-vous comme ils étaient les cadavres au temps de Louis XIV... Tous parfumés... Aujourd'hui, c'est rare de tomber sur une belle mine. C'est pas seulement qu'ils meurent affamés, mais ils pourrissent plus vite aussi... Je trouve ça vraiment honteux...

VOLEUSE 1 - Bah, on s'en fout.

VOLEUSE 2 - Mais non, ça m'énerve! Regarde-les ceux-ci! Ils sont morts depuis trois jours seulement, et quelle puanteur! J'ai peine à croire qu'ils aient jamais été vivants! Je te dis, si c'était de vrais hommes ils n'auraient pas pourri si vite.

VOLEUSE 3 - Tu veux du chewing-gum ?

VOLEUSE 2 - Quoi?

VOLEUSE 3 - Je t'ai demandé si tu voulais du chewing-gum. J'ai trouvé hier un gros paquet de chewing-gum.

VOLEUSE 2 - Et tu mâches du chewing-gum? Mais ça peut te rendre folle. Moi, je ne mâche jamais de chewing-gum. Ça enfonce les dents... En fait, je n'aime pas manger quand je suis sur le champ. Le ventre plein me donne le vertige.

VOLEUSE 3 (*elle cherche dans ses poches*) - Voilà une pomme. Tu veux? Jus d'aubergines... des pistaches... de la menthe...

VOLEUSE 2 (*soupçonneuse*) - D'où ça vient, tout ça ?

VOLEUSE 3 (*gênée*) - On les a trouvés.

VOLEUSE 2 - Comment ?

VOLEUSE 1 - On a retourné quelques poches...

VOLEUSE 2 - Vous fouillez dans les poches maintenant, vous êtes folles ?

VOLEUSE 1 - Et quoi si on fouille dans les poches ?

VOLEUSE 2 - C'est dégueulasse, ça ! Chercher dans les bouches, c'est une chose, mais chercher dans les poches... Moi, je n'ai jamais fouillé dans les poches de personne...

VOLEUSE 1 - Moi, j'en ai assez de chercher des dents. Les dents, j'en ai marre. Tu me crois ? Je ne peux plus les voir en peinture. Vraiment. J'ai toujours l'impression qu'elles tintent dans ma tête.

VOLEUSE 3 - Les poches, c'est plus facile. Et plus agréable aussi... Tu peux tomber sur tant de choses...

VOLEUSE 2 - Et si tu tombes sur des photos ? Hein ? C'est affreux de tomber sur des photos. Je ne supporterais pas de toucher leurs photos graisseuses...

VOLEUSE 1 - Pourquoi? Elles sont jolies. Et finalement, elles sont toutes pareilles, tu vois ? T'as l'impression qu'ils ont tous la même femme et la même paire de gosses dodus.

VOLEUSE 3 - Il ne faut pas te laisser troubler par les photos... Quand tu les vois en grand nombre, elles te laissent froide.

VOLEUSE 2 - De toute façon c'est dégueulasse ce que vous faites. Ce n'est pas ça le métier.

VOLEUSE 1 - Approche ton falot. Je veux te montrer quelque chose.

VOLEUSE 2 - Je ne veux rien voir. Je ne veux rien savoir.

VOLEUSE 1 (*sort un petit jouet mécanique qui joue*) - Ça te plait ? Elle est belle, n'est-ce pas ?

VOLEUSE 2 (*regarde la petite ballerine qui danse*) - Tu l'as trouvé où?

VOLEUSE 1 - Dans une poche...

VOLEUSE 3 - Lui, le mort, il était écrasé, mais le jouet était intact.

VOLEUSE 2 - Ça marche avec une clef ?

VOLEUSE 1 - Oui.

VOLEUSE 2 - Je peux tourner moi aussi ?

VOLEUSE 1 - Tourne. Moi, je l'ai depuis quelques jours et je n'arrête pas de l'écouter.

VOLEUSE 3 - On ne peut pas comparer ça avec les dents. Je te dis, il n'y a plus grand-chose à faire avec les dents. On en a ramassé trop, plus personne ne veut les acheter.

VOLEUSE 1 - Depuis quelques années déjà on ne s'intéresse plus aux dents. A ta place, je passerais aux poches.

VOLEUSE 2 Je ne sais pas... C'est trop tard pour moi de ne réhabituer à quoi que ce soit... Et je ne veux pas me rabaisser juste maintenant, à la fin...

Quelqu'un crie dans le lointain. On entend un gémissement tout proche.

VOLEUSE 1 - Vous entendez ? Ça aboie toujours.

VOLEUSE 2 - Ça n'aboie pas. Ça gémit.

VOLEUSE 3 - C'est qui ?

VOLEUSE 2 - Je ne sais pas.

VOLEUSE 1 - C'est le chien peut-être.

VOLEUSE 2 - Ce n'est pas un chien, c'est un homme.

VOLEUSE 3 - Un homme ? Après trois jours ?

VOLEUSE 2 - Il y en a qui résistent longtemps, même avec des plaies ouvertes. Plus leurs plaies sont profondes, plus ils s'accrochent à la vie. Autrefois ils savaient mourir d'une égratignure. Aujourd'hui ils aiment agoniser.

VOLEUSE 1 (*elle saisit le bras qui bouge dans le tas de corps*) - Je l'ai trouvé !

VOLEUSE 2 - Il est encore chaud ?

VOLEUSE 1 - Non, il est froid.

VOLEUSE 2 - Alors ce n'est pas lui.

VOLEUSE 3 - Mais si ! Voilà, je l'ai surpris à cligner des yeux.

VOLEUSE 2 - Vous m'aidez un peu ?

Elle ouvre la bouche du soldat blessé.

VOLEUSE 1 - Tu veux que j'allume une allumette ?

VOLEUSE 2 - Non. Soutiens-le par la nuque... Les dents en or, je les sens même dans le noir.

VOLEUSE 3 - Il en a ?

VOLEUSE 2 - Oui.

Elle extrait la dent à l'aide d'une pincette. Elle contemple la dent.

VOLEUSE 1 - Seulement une ?... Oh, comme elle est belle !

Le soldat gémit.

VOLEUSE 3 (*perfide*) - Tu ne veux pas jeter aussi un coup d'oeil dans ses poches ?

VOLEUSE 2 - Non, les poches, non !

VOLEUSE 1 - Pourquoi ?

VOLEUSE 3 - De toute façon, il faut bien que tu commences un jour.

VOLEUSE 2 - Non, je ne peux pas... Ce n'est pas du tout mon truc. Les poches sont humides, sales... Je ne peux même pas y regarder... J'ai des fourmis sous les paupières... Mes doigts s'amollissent... Vous n'avez qu'à les chercher vous...

VOLEUSE 1 - C'est vide.

VOLEUSE 2 - Rien ? Prenez votre temps, cherchez bien.

VOLEUSE 3 - Absolument rien.

VOLEUSE 2 - Bizarre. Pourquoi se serait-il battu alors ce gars-là ?

VOLEUSE 1 (*elle sort une clef*) - J'ai trouvé !

VOLEUSE 2 - C'est peut-être la clef de sa maison. (*L'homme gémit encore.*) Il faut la lui laisser peut-être.

VOLEUSE 3 - Il me semble qu'il veut quelque chose... (*Au SOLDAT.*) Qu'est-ce qu'il y a ? Tu veux ta clef ?

VOLEUSE 2 - Il ne veut rien. Il est mort.

VOLEUSE 1 - On dirait qu'il nous a attendues pour mourir.

VOLEUSE 2 (*en regardant la dent*) - Cette dent-là, c'était tout ce qui l'attachait à la vie.

VOLEUSE 3 - Je crois qu'on devrait faire quand même un feu.

VOLEUSE 2 - Il n'y a pas de quoi.

VOLEUSE 1 - On ramasse des chemises.

VOLEUSE 3 - Les chemises, ça brûle très bien.

VOLEUSE 2 - Encore un peu et le soleil va se lever. On n'a pas besoin de feu le matin.

On entend le halètement de quelqu'un qui approche.

VOLEUSE 1 - C'est toi qui souffles comme ça ?

VOLEUSE 2 - Moi je ne souffle pas. Mais j'ai la paupière gauche qui bat. Ça c'est mauvais signe. Il vaut mieux se tirer.

VOLEUSE 3 - Pour aller où ? Tu ne vois pas que c'est partout pareil ?

LE SOLDAT s'approche en trébuchant sur les corps.

VOLEUSE 2 - Tiens ! Celui-là va nous tuer pour rien ! Je vous disais bien qu'il valait mieux s'en aller.

LE SOLDAT s'écroule par terre, épuisé.

VOLEUSE 1 (*en s'approchant du SOLDAT*) - Il est tout en sueur.

VOLEUSE 2 - Il est vivant ?

VOLEUSE 3 (*en l'observant à l'aide du falot*) - Il est crevé comme un chien.

VOLEUSE 2 - C'est peut-être un voleur...

VOLEUSE 1 - Non, il est trop en sueur pour être un voleur. C'est un soldat.

LE SOLDAT - De l'eau...

VOLEUSE 3 - Il veut de l'eau...

VOLEUSE 1 - On n'a pas d'eau. Donne-lui la pomme.

VOLEUSE 3 (*au SOLDAT*) - On n'a pas d'eau. Voilà une pomme.

LE SOLDAT mange la pomme.

VOLEUSE 2 - Il est mort de faim. Donne-lui la menthe aussi.

VOLEUSE 3 (*au SOLDAT*) - Tu veux de la menthe ?

LE SOLDAT - Un, deux, trois, quatre !

VOLEUSE 1 - Je n'ai jamais vu un soldat vivant.

VOLEUSE 3 - Tu crois vraiment qu'il est vivant ?

LE SOLDAT tressaille. Il saisit son arme. Il essaie de se lever, hurle.

VOLEUSE 1 - Calme-toi, malheureux ! Pourquoi cries-tu ?

LE SOLDAT - Un, deux, trois, quatre ! Un, deux, trois, quatre ! Feu !

VOLEUSE 2 - Te tourmente pas, mon lapin. La bataille est finie !

LE SOLDAT - Finie ? Quand ça ?

VOLEUSE 1 - Il y a trois jours.

LE SOLDAT - Moi, je ne suis pas au courant. Moi, il faut que je me batte. Moi, il faut que je creuse un trou.

VOLEUSE 3 - Te battre contre qui ? Tu n'as plus d'adversaire, mon beau.

VOLEUSE 1 - Tous ont été mis en pièces. Il n'y a plus personne.

LE SOLDAT - Sûr ? Parce que moi, j'ai reçu l'ordre de tuer tout ce qui bouge. Tous ceux qui n'ont pas de trou doivent mourir.

VOLEUSE 3 - Reste tranquille. La besogne est faite.

LE SOLDAT - Et vous ?

VOLEUSE 2 - Nous... on s'occupe des dents...

LE SOLDAT - Ha ! Je vous ai surpris sur le champ ! Tous ceux qui seront surpris sur le champ devront mourir ! Soit d'un côté soit de l'autre ! Des baïonnettes, vous en avez ? Mais bon Dieu, que vous foutez là sans baïonnettes ? Personne n'a le droit de traîner sans armes sur le champ de bataille. Pourquoi n'avez-vous pas de baïonnettes ? Des sardines, vous en avez ?

VOLEUSE 1 - Laisse tomber. Il est tard.

VOLEUSE 2 - On est des pacifistes. Nous ramassons les dents en or.

LE SOLDAT - J'ai comme une impression de vous avoir déjà rencontrés quelque part...

VOLEUSE 3 - A Waterloo ! T'as été à Waterloo ?

LE SOLDAT - Faites voir vos sacs ! Il y en a plein qui jouent au voleur pour échapper à l'armée !

VOLEUSE 1 - Moi, je fouille surtout les poches... Mais elle a un sac à dents...
(A LA VOLEUSE 2.) Fais voir ton sac !

VOLEUSE 2 - Voilà ! 32 seulement.

LE SOLDAT - 32 c'est peu. Très peu. T'as tiré au flanc !

VOLEUSE 1 - Ce n'est plus comme autrefois.

VOLEUSE 2 - Ehé, autrefois, tout soldat avait au moins une dent en or.

VOLEUSE 3 - Aujourd'hui on en trouve à peine une par régiment. Je parie que tu n'en as même pas, toi non plus.

VOLEUSE 1 - Des poches, tu en as ? Il me semble que ces putains de nouveaux uniformes n'ont pas de poches.

LE SOLDAT - Un, deux, trois, quatre ! Je dois partir ! Il faut que je lutte jusqu'à ma dernière goutte de sang !

VOLEUSE 2 - Il fallait venir il y a trois jours.

VOLEUSE 3 - Où étais-tu il y a trois jours ? Il y a eu une bataille au poil.

VOLEUSE 1 - C'est dommage que tu l'aies ratée !

LE SOLDAT (*en pleurant*) - Un, deux, trois, quatre ! J'en ai marre de cette histoire... J'arrive toujours en retard... Toujours, toujours! Et ce champ qui est toujours embourbé... Et en plus, j'ai une petite pierre noire dans le genou qui me fait mal...

VOLEUSE 1 - Il faut que tu dormes. Rien de mieux pour le genou que le sommeil.

VOLEUSE 2 - Nous te réveillerons, nous, demain matin.

VOLEUSE 3 - Avec un peu de chance, ça recommencera peut-être.

LE SOLDAT (*en transe*) - Un, deux, trois, quatre! Je me réveille toujours trop tard... Et il y a toujours quelqu'un qui me barbote, qui une botte, qui une chaussette... Quelle vie de merde ! Toutes mes balles sont trempées, voilà ! Dans ma boîte de conserve il n'y a aucun poisson... Un, deux, trois, quatre! Toute la journée je n'attends que l'heure de me coucher... Quand je dors je rêve qu'on me réveille...

VOLEUSE 1 - Allez, on va te surveiller, tu peux ronfler autant que tu veux.

LE SOLDAT - Bien sûr. Je dois être reposé, c'est un ordre...

LE SOLDAT s'endort sur coup.

VOLEUSE 1 - Il est bien fait...

VOLEUSE 2 - Jeune comme un taureau.

VOLEUSE 3 - Et il dort comme un mort.

VOLEUSE 1 - C'est dommage qu'il soit vivant. S'il avait été mort, tu aurais pu chercher ses dents.

VOLEUSE 2 - Moi, j'aimerais quand même y jeter un coup d'oeil... Une seule fois.

VOLEUSE 3 - Je ne sais pas si c'est faisable.

VOLEUSE 2 - Je meurs d'envie de lui ouvrir la bouche... Je sens qu'il nous cache quelque chose... Quand ma peau se ride, c'est bon signe...
Qu'est-ce qu'il pourrait nous cacher, ce gars?

VOLEUSE 1 - Si l'homme dort, ce n'est pas bien de farfouiller dans ses dents.

VOLEUSE 2 - Je vais regarder sans le réveiller.

VOLEUSE 3 - Attends qu'il crève d'abord.

VOLEUSE 2 - Mais tu crois qu'il va crever bientôt ?

VOLEUSE 1 - Il est si fatigué qu'il ne tardera pas à mourir.

VOLEUSE 2 - Ça peut durer jusqu'à demain matin. Mais si vous l'acheviez vous-mêmes ?

VOLEUSE 1 - Achever un homme qui dort ?

VOLEUSE 3 - Moi, j'ai jamais fait ça. Mes doigts sont trop mous.

VOLEUSE 2 - Bon, on le tue pas mais je lui sors sa dent pendant qu'il dort.

VOLEUSE 1 - Ça va lui faire mal.

VOLEUSE 3 - Tu vas le réveiller.

VOLEUSE 2 - Pas du tout. Je lui tire la dent en un clin d'oeil. Il croira avoir rêvé son cri.

VOLEUSE 1 - Alors on va regarder un peu dans ses poches.

LA VOLEUSE 1 et LA VOLEUSE 3 cherchent dans les poches du SOLDAT.

VOLEUSE 1 - Mince! Rien que du vent.

VOLEUSE 2 - Aidez-moi un peu...

Elles se penchent sur la bouche du SOLDAT.

VOLEUSE 1 - Tu vois ?

VOLEUSE 2 - On dirait que...

VOLEUSE 3 - Quoi?

VOLEUSE 2 - Ce n'est pas vrai !

VOLEUSE 1 - Ce n'est pas quoi ?

VOLEUSE 2 - Ce mec est cinglé !

VOLEUSE 3 - Mais qu'est-ce qu'il a ?

VOLEUSE 2 - Il a toutes ses dents en or !

VOLEUSE 1 - Toutes ?

VOLEUSE 2 - Toutes !

VOLEUSE 3 - T'as bien regardé, t'es sûre ?

VOLEUSE 2 - Tout à fait. Toutes ses dents sont en or.

VOLEUSE 1 - Je t'ai dit tout de suite qu'il y avait quelque chose qui clochait chez ce mec.

VOLEUSE 3 - On doit décamper tout de suite.

VOLEUSE 2 - Décamper, maintenant ?

VOLEUSE 1 - Ce gars ne m'a pas plu dès le début. Regarde-le ! Il s'endort trop vite...

VOLEUSE 3 - Il parle trop peu...

VOLEUSE 1 - J'ai peur qu'il nous porte la poisse.

VOLEUSE 2 - Moi, je dirais plutôt qu'il nous porte bonheur. Vous ne voyez pas quelle quantité d'or il a dans sa bouche ? Je ne peux pas laisser échapper un homme avec ses dents tout en or... Il blesse mon amour-propre, cet homme !

VOLEUSE 1 - Il n'y a rien à faire.

VOLEUSE 2 - Comment ça ? Moi, je n'aime pas qu'on se moque de moi.

VOLEUSE 1 - Et voilà que ce mec le fait ! Et encore, avec toute une bouche en or !

VOLEUSE 3 - Eh bien, vas-y, tire-lui ses dents, pourquoi tu restes les bras croisés ?

VOLEUSE 2 - Merde !... Je ne sais pas... J'ai une boule dans la gorge... Je n'ai jamais volé un homme qui dort.

VOLEUSE 1 - Alors, réveillons-le !

VOLEUSE 2 (*en secouant LE SOLDAT*) - Réveille-toi !

LA VOLEUSE 3 - La bataille a commencé !

LA VOLEUSE 1 - Il faut te battre !

VOLEUSE 3 (*en administrant quelques bourrades au SOLDAT*) - Debout !

VOLEUSE 1 - La patrie est écrasée !

VOLEUSE 2 - Les canons tirent, tu entends ? Il faut que tu restes debout.

VOLEUSE 1 - J'ai peur qu'il ne se réveille plus jamais.

VOLEUSE 2 - Mais qu'est-ce qu'il a ? De quel droit dort-il comme ça ?

VOLEUSE 3 - Je pressens qu'il dormira jusqu'à la fin des temps.

VOLEUSE 2 - Dans cet état-là ? Ni mort, ni vivant ?

VOLEUSE 1 - Un benêt. Il ne mérite pas d'être volé.

VOLEUSE 2 - Quand trouverai-je encore une bouche avec toutes les dents en or ? Ça c'est la chance de ma vie !

VOLEUSE 3 - J'aimerais bien savoir d'où il a toutes ses dents.

VOLEUSE 1 - Il est peut-être né avec eux.

VOLEUSE 3 - Je me demande s'il a encore des frères...

VOLEUSE 2 (*en secouant LE SOLDAT*) - Dis, tu as des frères ?

VOLEUSE 1 - Dieu sait quel rêve il fait maintenant !

VOLEUSE 2 - Peut-être qu'il se moque de nous dans son sommeil.

VOLEUSE 3 - Moi, je dis qu'il faut qu'on s'en aille.

VOLEUSE 2 - On va le regretter. Si on l'abandonne, une autre viendra et en profitera.

VOLEUSE 1 - Et on fait quoi alors ? On attend qu'il meure ?

VOLEUSE 3 - C'est embêtant d'attendre comme ça que quelqu'un meure.

VOLEUSE 2 - Ce mec-ci mourra vite. Regardez son visage, on dirait le masque de la mort.

VOLEUSE 1 - Et le temps qu'il meure, on peut nous aussi piquer un roupillon.

Pause. Silence.

VOLEUSE 1 - Merde. Mon cerveau murmure comme un ruisseau. Vos cerveaux murmurent aussi ?

VOLEUSE 2 - C'est à cause de la goutte d'eau. Il y a une goutte d'eau qui glisse toujours sur la voûte céleste et qui ne tombe jamais.

VOLEUSE 3 - Peut-être que cet homme-là n'existe même pas. On attend pour rien.

VOLEUSE 2 - Ne blasphème pas. Tu veux qu'on reste pauvre jusqu'à la fin de nos jours ? Les temps sont durs, ce n'est pas le moment de faire des manières.

VOLEUSE 1 - Comme il a le sommeil léger... On dirait qu'il flotte... Quand on a la peau fine on a le sommeil léger aussi.

VOLEUSE 2 - Je vais voir s'il est encore chaud.

VOLEUSE 1 - Il est chaud.

VOLEUSE 3 - Et arrête de t'agiter, ça fait tinter les dents.

VOLEUSE 1 - Oh ! Quand il fait si noir, j'ai du mal à m'endormir.

VOLEUSE 3 - Moi, à cause de mes os, je m'endors très tard. Quand mes os commencent à se refroidir, j'entends toutes sortes de claquements.

Pause. Silence. Elles sont en train de s'endormir.

VOLEUSE 2 - On aurait mieux fait de le tuer...

VOLEUSE 1 - Peut-être.

VOLEUSE 3 - De toute façon, celles qui viennent après nous ne se font pas tant de scrupules...

Pause. Silence.

VOLEUSE 2 - C'est qu'on est trop honnêtes... On prend toujours des gants... On se tourmente pour quelques illusions démodées...

VOLEUSE 1 (*presque endormie*) - C'est à cause des nuits... Les nuits sont trop longues...

VOLEUSE 3 - Et les jours trop sombres...

VOLEUSE 1 - Et la terre trop molle...

VOLEUSE 3 - Et l'eau trop brûlante...

VOLEUSE 1 (*en crachant une petite plume*) - Pouf ! C'est vrai... Il n'y a même plus de place pour mettre un point sur un i...

Pause. Silence.

VOLEUSE 1 (*elle crache encore*) - Dès que je m'endors j'ai envie de cracher. Merde, comment peut-on s'endormir en crachant ?

Noir.

TABLEAU 3

Une boîte postale. FILLE 1 entre. Elle se dirige vers la boîte postale pour y mettre une lettre.

FILLE 1 - Mon cher Antoine,

Comme je suis contente que tu ailles bien ! Ici, chez nous, tous les pommiers sont en fleurs. Je me promène souvent le long de la lisière de la forêt, là où on avait l'habitude de se balader ensemble. Tu te souviens l'ancien moulin à eau ? Il est abandonné maintenant et il n'y a que des bardanes autour. C'est là que je me cache parfois pour griffonner mes lettres car à la maison mes parents et mes soeurs ne cessent de me guetter. Ils ne me demandent jamais rien mais je crois qu'ils savent bien que je ne pense qu'à toi.

Il y a quelques jours, mes deux petites soeurs m'ont volé l'une de tes lettres ! Les bêtes curieuses, elles ne savent même pas lire mais elles fourrent leur nez partout !

Chez nous tout est tranquille, on dirait que rien ne se passe donc je n'ai pas trop de nouvelles à te donner. Seulement que depuis quelques semaines, il y a une fille folle qui rôde autour du village. Personne ne sait d'où elle vient et ce qu'elle cherche. Mon père dit que peut-être elle s'est enfuie de la zone occupée. De toute façon, elle aime nos concombres et chaque nuit elle nous en vole un. Je lui ai laissé dans le jardin, sur un tabouret, un pain et un bout de fromage, mais je vois qu'elle préfère toujours les concombres.

Mon chéri, j'ai fait comme tu m'as dit et je suis allée dimanche dernier à Peyrepertuse. Mais, tu sais, il y a plein de commerçants qui ont fermé et la boutique de mariage est pour l'instant, elle aussi, fermée. La vitrine est même couverte de planches en bois. On dirait qu'à présent les affaires de mariage ne marchent pas très bien.

Je t'embrasse très fort, Simone.

Elle met la lettre dans la boîte postale. FILLE 2 entre.

FILLE 2 - Mon cher mari,

Je remercie le ciel que tu sois en bonne santé. La chandelle ne s'éteint jamais dans notre maison. La semaine passée j'ai acheté encore un peu d'huile pour avoir une réserve. Et chaque fois que je reçois une lettre de toi je cours à l'église et j'y allume un cierge.

Je ne sais pas ce qu'on va faire cette année avec notre vigne. Il n'y a personne ici pour m'aider. Mais ton père m'a dit qu'il allait chercher quelqu'un de la ville.

J'ai commencé à tricoter un chandail pour toi. Je tricote un peu chaque soir, avant de me coucher, quand tout se calme à la ferme. Tu as toujours eu mal au dos, surtout fais bien attention de ne pas prendre froid.

Depuis quelques jours, on dirait que la guerre est arrivée chez nous aussi. Notre voisine, Hilda, a eu toutes les vitres de sa maison cassées. Ça c'est passé pendant la nuit, c'était une bande de gosses qui ont jeté des pierres. Mais ils ne sont pas de chez nous. La pauvre femme est toute effrayée, je lui ai dit de venir dormir chez nous, mais elle a peur que les fous se mettent à casser nos vitres aussi.

J'ai lu dans un journal que les Allemands, les Boches comme ils disent, ont détruit toutes nos églises dans les villages occupés et qu'ils ont tué même les curés. On dit ici qu'ils torturent les filles, qu'ils arrachent les langues et qu'ils boivent le sang des prisonniers. Et que dans leurs tranchées ils aiment bouffer les rats. Est-ce vrai tout ça ou nos journaux mentent-ils ? Car il me semble que ces gens sont, eux aussi, des chrétiens comme nous, et en regardant Hilda on dirait qu'ils nous ressemblent, n'est-ce pas ?

Que Dieu te protège. Ta femme, Catherine.

FILLE 3 entre avec sa lettre.

FILLE 3 - Mon cher papa,

Je ne trouve pas de mots pour te dire comme je suis fière de toi! Et sache que ta dernière lettre m'a déterminée à faire un choix auquel je pensais déjà depuis longtemps : je vais rejoindre les infirmières.

Car je ne peux plus vivre dans ce village où tout m'étouffe. Ici on ne vit pas, on végète. On ne fait qu'attendre l'arrivée des trains, des lettres et des journaux, c'est tout. Crois-moi, j'ai parfois l'impression qu'à l'arrière la vie est plus dure car elle est plus humiliante.

Nous sommes tous comme des malades, on ne dirait pas des humains ; des obsédés qui guettent sans cesse l'arrivée du courrier. On a tellement peur de toutes ces lettres qui arrivent ! Et en même temps elles sont notre seul espoir. Les gens regardent le facteur comme s'il était un bourreau, on ne sait jamais qui aura son tour d'être frappé par les nouvelles qu'il apporte. Et pourtant on l'attend tous les jours comme le Messie.

Mais lui aussi, je pense qu'il a peur des gens. Chaque fois qu'il doit remettre une lettre officielle, avec la marque de l'armée, il devient livide. Ces lettres maudites, les lettres qui annoncent la mort, on les distingue tout de suite parmi les autres. Elles sont plus grandes et bleues. Dès qu'ils reçoivent la lettre bleue les gens savent que tout est fini, que leur proche est mort ou disparu.

Le facteur boit beaucoup et je pense qu'il n'aime pas du tout, lui non plus, son boulot. Mais que faire, on a quand même besoin d'un postier. Parfois il s'ouvre à moi plus qu'aux autres car il dit que, comme tu es médecin militaire, ça lui épargne le risque de m'apporter un beau jour, à moi aussi, la maudite lettre bleue.

Mais le plus insoutenable ici c'est de voir que, pendant que tant de gens meurent au front, il y en a d'autres qui binent les vignes ou vont au marché pour vendre leurs légumes. Tu me connais, mon cher papa, et tu comprends pourquoi j'ai pris cette décision. On recrute toujours des infirmières et beaucoup de jeunes filles s'en vont. Je serai, comme ça, beaucoup plus proche de toi.

Ta fille, Jeanne.

Elle met la lettre dans la boîte postale. FILLE 4 entre.

FILLE 4 - Mon cher frère,

C'est vrai que vous avez des masques à gaz pour les chevaux aussi ? Je viens de voir une photo dans un journal et je n'arrive pas à en croire mes yeux. C'est affreux. Comment respirent-elles, les pauvres bêtes?

Ici, à la maison, c'est horriblement triste sans toi. On s'assoit à la table mais on parle très peu et maman refuse presque de manger. Chaque fois qu'elle nous apporte le rôti ou la galette elle pousse un soupir. Elle dit qu'on s'empiffre ici comme des cochons et que toi, là bas, tu n'as peut-être rien à manger. Mais le père lui dit « mais bon Dieu, qu'est-ce que tu veux que je fasse maintenant, je dois travailler, tu veux que je jeûne jusqu'à la fin de la guerre ? ».

C'est la deuxième année que tu n'es pas ici pour mon anniversaire. La fête a été encore plus triste que l'année passée, mais j'ai reçu quand même des cadeaux. Jeanne m'a apporté un gros cahier relié en cuir, c'est bien pour tenir un journal. Simone m'a offert une paire de longs gants de soie blanche, et Hilda une énorme boîte de chocolats suisses.

Hilda, la pauvre, sort maintenant toute habillée en noir, ce qui lui va très bien d'ailleurs. Il me semble qu'elle a perdu un frère sur le front oriental et que même son père a été fait prisonnier chez les Russes. Cette guerre nous gâche tout, les fêtes, les vacances... Chez Florence il n'y a plus personne maintenant, la mercerie est fermée, ils sont tous partis pour Bordeaux parce que son père travaille pour les fournitures de guerre. Mais je vais chercher pour toi leur nouvelle adresse.

Je t'embrasse beaucoup, mon cher Paul, et sache que j'ai pris l'habitude de passer de longues heures dans ta chambre où t'as amassé tant de bouquins. Ca me stimule pour travailler ce horrible bachot qui s'approche.

Ta soeur, Yvonne.

Elle met la lettre dans la boîte postale.

NICOLE s'approche.

NICOLE - Mon cher Ronan,

Sache que dans la nuit de 18 juin, à 11 heures trente du soir, j'ai mis au monde un garçon. Il pèse trois kilos et demi, il a tes yeux et ton nez et on l'a appelé Philippe, comme ton père. L'accouchement à été plus

facile que je ne prévoyais et le lendemain le photographe a pu venir pour que tu aies très vite cette image de ton fils.
C'est toujours Jeanne, la fille du docteur, qui me lit tes lettres et qui écrit les miennes.

Ton épouse qui t'aime, Nicole.

Elle met la lettre dans la boîte postale. L'ALLEMANDE entre.

L'ALLEMANDE - Mon cher Christian,

Je suis si heureuse d'avoir de bonnes nouvelles de toi. Ici aussi, tout va bien et je suis en bonne santé. Ne te fais pas de soucis pour moi, je me débrouille très bien et tous les gens du village sont très sympathiques avec moi.

Ta mère va très bien elle aussi, elle a eu un refroidissement au début de ce printemps mais à présent elle est en bonne santé et nous t'attendons toutes les deux.

On est très bien ici à la maison et rien ne nous manque. On va très rarement à la ville, on a tant de travail dans le jardin et avec les ruches. On a eu, cette année, plus de fleurs que jamais et le miel s'annonce vraiment très bon.

J'ai pu recevoir une lettre des miens par l'intermédiaire de la Croix Rouge. Ils vont bien eux aussi. Je suis toujours avec toi même si nous sommes maintenant chacun à l'autre bout du monde.

Hilda.

LE FACTEUR entre pour prendre les lettres. LA FILLE FOLLE fait son apparition.

LA FILLE FOLLE - Arrêtez !

(Elle fait quelques pas, s'arrête, fait encore quelques pas.)

Mais arrêtez, je vous dis, arrêtez !

(Le même jeu, elle tourne autour des autres.) Arrêtez, arrêtez, arrêtez !

(Elle sort sa lettre.)

Les papillons carnivores ont été chassés de la ville par les escargots puants. Ils sont sortis de partout : des entrailles de la terre, des canaux, des caves, des égouts. Ils grimpent sur les murs et sur les fenêtres en laissant derrière eux de fines traînées visqueuses. Ils ne mangent jamais rien mais l'odeur qu'ils dégagent est insupportable. Pour ne pas s'écrouler écoeurés dans la rue les gens se déplacent en courant.

Le problème avec les escargots c'est qu'ils pénètrent dans les maisons. On se réveille le matin, on saute de son lit et les pantoufles sont pleines d'escargots. On va à la salle de bain et le lavabo est inondé d'escargots.

On ne peut pas se regarder dans un miroir parce que des centaines d'escargots y sont déjà collés comme une gangrène. On va à la cuisine, on coupe le pain en tranches et à l'intérieur du pain on trouve un escargot. Impossible de faire chauffer un peu de lait ou de se faire un café : dans chaque casserole vit déjà un escargot noir aux cornes vertes, extrêmement mobiles. Sur chaque chaise, c'est un grand escargot à l'expression coupable qui te guette. Ils rampent incroyablement vite sur les meubles, sur les rideaux et traînent joyeusement sur le plafond. Dès qu'on ouvre un livre, c'est un minuscule escargot plat qui en tombe. Le gramophone ne marche plus : les escargots y ont fait leur nid. Les tiroirs fermés à clef grouillent, eux aussi, de limaçons qui ont de petits poils sur les cornes.

C'était beaucoup mieux avec les papillons, tout le monde le reconnaît maintenant. On ne peut pas serrer la main à quelqu'un parce qu'un escargot se glisse toujours, à la vitesse d'un éclair, entre les deux mains. Quand on achète un journal c'est presque sûr qu'en cherchant l'argent dans sa poche on y trouve un escargot. Les escargots écrasés sous les pieds et sous les roues des voitures ont formé une couche de boue molle mélangée au sang et aux petites fibres de chair.

Comme les gens courent tout le temps, ils se parlent peu. Ceux qui s'arrêtent pour échanger quand même quelques mots risquent d'avoir mal au coeur tout de suite. « Les papillons étaient si propres » dit quelqu'un en crachant. « Et ils étaient vraiment beaux », répond un autre avant de vomir.

Pour vivre avec les escargots il faut d'abord apprendre à se taire. Chaque mot prononcé laisse à sa place, dans la bouche, un petit escargot.

Bruit et cris d'oiseaux qui s'approchent.

TABLEAU 4

Le champ de bataille, le lendemain matin. Lumière de jour. LES TROIS VOLEUSES se réveillent. LE SOLDAT a disparu.

VOLEUSE 3 - Hé !

VOLEUSE 2 - Quoi ?

VOLEUSE 3 - Le soldat... Il a foutu le camp.

VOLEUSE 1 - Comment ? Il a foutu le camp ?

VOLEUSE 2 - Quand ça ?

VOLEUSE 3 - Il est parti. Il nous a eues.

VOLEUSE 2 - C'est notre faute. Il fallait le tuer ! Il nous a rendues ridicules !

VOLEUSE 1 - C'est ça ! Voilà ! C'est fini ! Il a foutu le camp.

VOLEUSE 2 - Il a volé quelque chose ?

VOLEUSE 1 - Où est le chewing-gum ?

VOLEUSE 3 - Chez moi.

VOLEUSE 2 - Je suis sûre qu'il nous a volé quelque chose. Impossible qu'il ne nous ait rien volé ! Cherchez dans vos poches...

VOLEUSE 1 - La menthe, tu l'as ?

VOLEUSE 3 - Oui...

VOLEUSE 1 - Et tes dents, ils y sont toutes ?

VOLEUSE 2 - Toutes... Mais le jouet, il est toujours ?

VOLEUSE 1 - Je l'ai.

VOLEUSE 2 - Levez vos bras ! Vous sentez quelque chose ?

VOLEUSE 1 - Je me sens légère comme un flocon de neige.

VOLEUSE 3 - C'est comme si je n'avais pas de bras.

VOLEUSE 2 - Il nous a volé quelque chose, j'en suis sûre et certaine...

VOLEUSE 1 - Mais quoi ?

VOLEUSE 2 - Regardez-moi dans les yeux. Vous voyez quelque chose qui n'est pas à sa place ?

VOLEUSE 1 - Je regarde, mais je ne vois pas grand-chose.

VOLEUSE 3 - Seulement que, avec les yeux fermés, je te vois toujours, comme si je n'avais pas de paupières...

VOLEUSE 2 - Bizarre...

VOLEUSE 1 - Vraiment bizarre...

VOLEUSE 2 - Voilà quelques bonnes minutes que je n'inspire pas d'air dans mes poumons et je me sens quand même très bien...

VOLEUSE 1 - Essaie de tousser... Ça te fait mal si tu tousses ?

VOLEUSE 2 - Non, je n'ai rien mal nulle part... Tiens, je mords mes lèvres et aucune goutte de sang ne coule...

VOLEUSE 3 - Merde ! Il nous a volé quoi ce gars ?

Le sifflement d'un train qui s'approche.

TABLEAU 5

Les quais de la gare. Le mur couvert d'affiches de guerre. Toutes les vitres de la fenêtre sont cassées. LA FILLE 1, LA FILLE 2, LA FILLE 3, LA FILLE 4, NICOLE et L'ALLEMANDE attendent sur les quais.

Le train arrive et LE SOLDAT descend en traînant derrière lui une valise en bois. On s'aperçoit qu'il s'agit du même personnage que dans le tableau 2 ; néanmoins, il paraît un peu changé, comme s'il sortait d'un cauchemar.

FILLE 4 - Paul ! Paul ! Oh, Paul!

Elle court pour l'embrasser. Les autres FILLES s'approchent doucement.

FILLE 4 - Paul, Paul ! Oh, enfin ! Oh!

LE SOLDAT sourit bêtement, le regard perdu.

FILLE 1 - Bonjour, Paul.

FILLE 2 - Bienvenue à toi, Paul.

FILLE 4 - Tu vas bien ? Oh, Paul ! Oh, comme je suis heureuse !

LE SOLDAT sourit toujours bêtement. Il s'assied sur la valise, son regard perdu dans le vide.

FILLE 3 (à voix basse) - Tu vas rester combien de jours ?

FILLE 4 - Oh, comme je t'attendais ! Mais dis quelque chose, tu ne te souviens pas de mes copines ?

LE SOLDAT - Comment ?

FILLE 4 - Voilà Simone... Catherine... Jeanne... Tu nous as oubliées ? Voilà Nicole, elle vient d'avoir un bébé.

LE SOLDAT - Comment ?

FILLE 4 - Nicole, elle a un bébé de trois mois. Et voilà Hilda... Tu trouves qu'on a beaucoup changé ?

LE SOLDAT - Mais non, mais non !

Il regarde dans le vide.

FILLE 4 - Oh, Paul, tu es fatigué, on doit aller à la maison.

LE SOLDAT - Comment ?

FILLE 4 - On va à la maison, d'accord ?

LE SOLDAT - Mais non, mais non...

Il regarde dans le vide.

FILLE 3 - C'est ta première permission, Paul ?

LE SOLDAT - Comment ?

FILLE 3 - Tu restes combien de jours ?

LE SOLDAT - Ils m'ont démobilisé...

FILLE 4 - C'est pas vrai !

LE SOLDAT regarde dans le vide.

L'ALLEMANDE - Alors ça c'est bon signe. Ca veut dire que la guerre finira bientôt.

LE SOLDAT - Mai non...

NICOLE - Paul, tu as peut-être vu mon mari ?

LE SOLDAT - Comment ?

NICOLE - Mon mari, Emile, tu l'as vu ?

LE SOLDAT - Oui. On lui a coupé une jambe. Il rentrera bientôt.

NICOLE - Oh, mon Dieu, c'est pas vrai ! (*Elle le secoue doucement.*) Paul, Paul, tu es sûr ? C'est mon mari, Emile ? Tu le connais très bien...

LE SOLDAT - Comment ?

FILLE 4 - Viens ! On va à la maison. On parlera plus tard.

LE SOLDAT - Mais non, mais non...

Il regarde dans le vide.

FILLE 1 - Et Antoine ? Tu as peut-être vu Antoine ?

LE SOLDAT (*en sursautant*) - J'ai une lettre...

FILLE 1 - Pour moi ?

FILLE 2 - Une lettre ?

FILLE 3 - C'est pour qui ?

LE SOLDAT - Comment ?

FILLE 4 - Paul, qu'est-ce que tu as ? Tu te sens mal ?

FILLE 1 - C'est pour qui la lettre ?

LE SOLDAT (*en regardant dans le vide*) - Je ne sais pas. J'ai une lettre.

Il sort la lettre. LA FILLE 4 l'ouvre.

FILLE 4 - Ma chérie...

Dieu merci, j'ai eu une jambe coupée et je rentrerai bientôt à la maison. Pour moi, cette boucherie de merde est finie. Finie, finie! Je ne peux pas te dire comme je suis heureux. Je n'ai jamais cru que je m'en sortirai vivant. Et tu sais, je n'ai jamais pu te raconter ce qui se passe vraiment ici car nos officiers nous interdisent d'en parler. Ils nous censurent toutes nos lettres.

Mais c'est bien maintenant. J'ai eu la jambe gelée après les pluies de cet hiver, parce qu'on a du dormir dans les tranchées, les jambes dans l'eau. Il y a même des gars qui ont perdu comme ça les deux jambes. Mais moi, j'ai eu de la veine. Je vais bien maintenant, je mange comme un loup, je me promène... Sauf que, de temps en temps, quand il fait très froid, j'ai un mal atroce dans la jambe qui me manque. Le docteur dit que c'est une question d'habitude et que cette fausse sensation de douleur cessera avec le temps.

Je t'envoie cette lettre par mon copain Paul car lui aussi, il a mis fin à cette foutue guerre. A très bientôt, mon amour.

Silence. LE SOLDAT regarde dans le vide.

LA FILLE 4 - La lettre n'est pas signée...

Silence.

FILLE 1 (*doucement*) - Paul... C'est pour qui cette lettre ?

LE SOLDAT (*qui sourit toujours bêtement*) - Comment ?

FILLE 4 - Simone te demande si tu sais pour qui est cette lettre.

LE SOLDAT - C'est pour toi.

FILLE 4 - Pour moi ? Mais de la part de qui ?

LE SOLDAT - Je ne sais. C'est peut-être de la part de ton frère.

FILLE 4 (*elle le secoue en pleurant*) - Mais Paul, Paul ! C'est toi mon frère !

LE SOLDAT (*regardant dans le vide*) - Comment ?

La musique de la victoire dans le lointain. Un visage monstrueux apparaît à la fenêtre de la salle d'attente.

FIN